

Annexe 3 : Remémoration d'amis belges

En 1893, le cercle littéraire brugeois *Excelsior !* représentait une quarantaine de membres et une centaine d'abonnés à sa bibliothèque riche de deux mille ouvrages. En une décennie, le comité plein d'enthousiasme et d'imagination avait organisé 137 conférences sur les sujets les plus divers. Sans compter celles plus ardues des confrères parisiens de Rodenbach (Péladan, Maurice Barrès, Jules Bois et autres). Pour le dixième anniversaire du Cercle Littéraire *Excelsior !* chaque orateur fut invité à écrire un texte destiné à être publié dans un livre jubilaire. Pour l'événement, Stéphane Mallarmé composa un sonnet intitulé, dans un premier temps, *Sonnet. À ceux de l'Excelsior* (publié en août 1893). Par la suite, il lui donna un titre plus conforme à son style compliqué et ambitieux, *Remémoration d'Amis belges*¹.

Dans sa *Bibliographie des Poésies* (Éd. Deman, Bruxelles, 1899), Stéphane Mallarmé a expliqué avec sobriété les circonstances à l'origine du texte : « J'éprouve un plaisir à envoyer ce sonnet au livre d'or du Cercle Excelsior où j'avais fait une conférence et connu des amis. »

À ceux de l'Excelsior².

À des heures et sans que tel souffle l'émeuve
Toute la vétusté presque couleur encens
Comme furtive d'elle et visible je sens
Que se devêt pli selon pli la pierre veuve

Flotte ou semble par soi n'apporter une preuve
Sinon d'épandre pour baume antique³ le temps
Nous immémoriaux quelques-uns si contents
Sur la soudaineté de notre amitié neuve

Ô très chers rencontrés en le jamais banal
Bruges multipliant l'aube au défunt canal
Avec la promenade éparse de maint cygne

Quand solennellement cette cité m'apprit
Lesquels entre ses fils un autre vol désigne
À prompt irradié ainsi qu'aile l'esprit.

1 Stéphane Mallarmé, *Poésies*, Gallimard-Poésie, Paris, 1979, p. 76. Cf. chapitre 3.

2 Paru dans le livre jubilaire *Excelsior ! 1883-1893* (Popp, Bruges, 1893). Ensuite, dans *L'Art littéraire*, novembre 1893. Republié dans cette revue en juillet-août 1894. Les Popp étaient fort liés à Georges Rodenbach. Ils dirigeaient *Le Journal de Bruges*. Un exemplaire se trouve à la Bibliothèque de Bruges.

3 La version du sonnet de *L'Excelsior* mentionne « utile » à la place de « antique ».

Aucun des membres de l'*Excelsior* ne semble avoir possédé un réel talent d'envergure. Le lexique et la tonalité du poème (« vétusté », « pierre veuve », « défunt canal », etc.) rappellent plutôt l'univers mélancolique de *Bruges-la-Morte*. Mallarmé, grâce à une syntaxe sibylline à dessein (le sonnet n'est pas ponctué), afin de ne pas vexer ses « très chers rencontrés en le jamais banal Bruges », aurait-il rendu un hommage discret à Rodenbach, l'un de ses poètes préférés même si le pronom relatif (« lesquels) est au pluriel » ?⁴ Un « Qui » (pour Rodenbach) eut sans doute été plus approprié, mais trop marqué. Cet « autre vol » ne serait-il pas celui du poète qui se disait enfant de Bruges, mais qui avait pris son essor à Paris pour se faire le chantre raffiné de sa ville élue ? Le second tercet se lirait alors de cette façon : « Quand solennellement la cité apprit à Mallarmé qui entre ses fils, Rodenbach principalement, est désigné par un autre vol que celui des cygnes ». En l'occurrence, le vol de la Colombe emblématique de l'Esprit Saint qui irradie le poète sublimé. Dans l'acte final de *Lohengrin* (1850), le cygne qui conduit le chevalier ne se change-t-il pas... en colombe envoyée par le Graal ? Rodenbach est-il Lohengrin le Roi du Graal ? Placé au dernier vers du sonnet, le verbe « irradier »⁵, qui signifie aussi l'action de se propager en s'écartant d'un centre pour rayonner comme le fait la présence divine dans le monde manifesté, apparaît également dans l'hommage de Mallarmé à un autre grand artiste, Richard Wagner (*Hommage à Wagner*, 1886). Ce n'est pas un hasard : *Parsifal* et *Bruges-la-Morte* ont en commun plus d'un thème (cf. chapitre 21). Dans *Le Miroir du Ciel natal* (1898)⁶, Rodenbach a écrit un poème sans titre qui par le choix des termes (« épars », « flotte », « encens », « se déplie et se replie », « aile », etc.) semble prolonger et commenter la description de la ville mythique esquissée par Mallarmé.

Le brouillard indolent de l'automne est épars...
Il flotte entre les tours comme l'encens qui rêve
Et s'attarde après la grand-messe dans les nefs ;
Et il dort comme du linge sur les remparts.

Il se déplie et se replie. Et c'est une aile
Aux mouvements imperceptibles et sans fin ;
Tout s'estompe ; tout prend un air un peu divin ;
Et, sous ces frôlements pâles, tout se nivelle.

Tout est gris, tout revêt la couleur de la brume :
Le ciel, les vieux pignons, les eaux, les peupliers,
Que la brume aisément a réconciliés
Comme tout ce qui est déjà presque posthume.

Brouillard vainqueur qui, sur le fond pâle de l'air,
A même délayé les tours accoutumées
Dont l'élanement gris s'efface et n'a plus l'air
Qu'un songe de géométrie et de fumées.

4 *L'amitié de Stéphane Mallarmé et de Georges Rodenbach : lettres et textes inédits : 1887-1898*. Préface de Henri Mondor avec une introduction et des notes par François Ruchon. P. Caillié, Genève, 1949.

5 L'Esprit saint est souvent associé au terme « irradier ».

6 Georges Rodenbach, *Œuvres en prose et Œuvres poétiques : tome 2*, Le Cri, Bruxelles, 2000, p. 1265.

L'encens de la messe solennelle, l'aile ou encore le linge flottant font songer à l'Esprit qui enveloppe la cité « posthume », ce qui induit qu'elle participe déjà de l'Éternité comme la Jérusalem céleste : « tout y prend un air un peu divin. » Chez Mallarmé, la « pierre veuve », une expression à connotation hermétique, qui pourrait se traduire par « pierre d'exil »⁷, c'est-à-dire le Graal ou le Saint-Sang en adéquation avec l'interprétation germanique du *Parsifal*, a le pouvoir « d'épandre » le temps comme un « baume antique », un vocable lié à Marie-Madeleine. Selon l'étymologie latine du verbe « épandre » – un procédé littéraire entremêlant philologie classique et sens moderne que Mallarmé affectionnait parce qu'il lui permettrait d'accroître les possibilités de lecture d'un texte –, la « pierre » ouvre, écarte ou fend le temps pour faire entrer Bruges dans l'éternel présent qui se situe hors du monde, mais aussi pour transformer la rencontre avec ses frères du Nord en un moment immémorial. Remarquons que le « sang », ce fluide intimement lié à la ville grâce à la célèbre relique, apparaît aux trois premiers alexandrins du sonnet sous forme d'homophonies : « sans », « encens » et « je sens ».

Dans son interprétation mystique de Bruges, Rodenbach y compare le brouillard à un linge qui dort sur les remparts. Il peut s'agir, l'explication la plus probable, du Linge de Véronique qui a essuyé le visage de Jésus lors de la montée au Calvaire. Dans l'évangile de Jean, la tête du Christ est recouverte d'un « linge », c'est le mot biblique utilisé, le Jeudi saint peu avant la Dernière Cène (Jean 13:4), ainsi qu'au moment de la Mise au tombeau (Jean 20:7). Cette analogie donnerait un sens nettement ésotérique au texte de Rodenbach. Le terme « linge » trouve peut-être un écho dans « l'aube » du poème de Mallarmé, l'aube voulant dire à la fois « aurore » et « vêtement liturgique de couleur blanche » : l'expression « pli selon pli » en serait emblématique. Il s'agirait dès lors du reflet du Christ (Sainte Face, Suaire ou Esprit Saint) qui envelopperait la ville entière⁸.

Le mot « esprit » clôt le sonnet de Mallarmé et « souffle », pour souffle créateur, surgit au vers initial, cet Esprit divin qui plane sur Bruges et se manifeste dans la matière « pli selon pli », cette Jérusalem de l'Occident depuis des temps immémoriaux, comme j'ai essayé de le montrer dans cette étude. Rodenbach insiste quant à lui sur la puissance de synthèse et de réconciliation des contraires que possède la cité. Elle unit la terre au ciel, le blanc au noir. Elle fusionne l'eau, l'air et la terre, conformément aux principes de l'alchimie mystique : « Le ciel, les vieux pignons, les eaux, les peupliers,/ Que la brume aisément a réconciliés. » « L'encens » ou les « fumées » jouent ici le rôle du feu divin purificateur et quintessencié.

D'une façon plus générale, les deux poèmes semblent évoquer le Grand Œuvre alchimique résumé par la formule « Solve et Coagula » (« Dissous et coagule », « Purifie et intègre » ou encore « Rassemble ce qui est épars »), une opération délicate que Bruges seule, ville élue entre toutes, est à même de réaliser, elle qui parvient à « multiplier l'aube » (cf. *Remémoration d'amis belges*, vers 10), à atteindre la fameuse « Heure d'Or », l'Aurore exaltée dans les traités d'alchimie. Le Christ des alchimistes n'est-il pas considéré comme le multiplicateur et le transfigurateur par excellence (comme au Mont Thabor), lui qui a accompli les miracles de la multiplication des pains et des poissons, ainsi que le changement de l'eau en vin aux Noces de Cana ?

7 L'expression insolite « pierre veuve » pourrait être une féminisation de « Pierre », le fondateur de l'Église de Rome. Dès lors, elle serait un synonyme de Marie-Madeleine « la veuve » du Christ. On pense également au Graal, « la pierre d'exil » du *Parzifal* (Lapis Exilis ou Lapis ex Caelis selon les exégètes).

8 Les spécialistes ont évoqué l'importance pour l'Ordre du Temple du Saint Suaire et de la Sainte Face. Un article du *Journal de Bruxelles* (10 décembre 1888) consacré au peintre Gustave Moreau utilise le mot « linge » dans ce sens évangélique. On retrouve ce mot dans bien d'autres textes de Rodenbach.

Dans les deux textes, il s'agit de séparer le subtil de l'épais au travers des quatre éléments fondamentaux : ils débutent par la description de la ville de pierre (en chair et en os, pourrait-on dire), la ville tangible et réelle, pour se clore, le premier sur l'aile de l'esprit qui irradie, le second sur la géométrie, la fumée et le songe, c'est-à-dire la cité impalpable, comme céleste, encensée et spiritualisée à jamais⁹.



Poussé par « le démon de l'analogie », le poète de Bruges a-t-il ainsi voulu signifier, au crépuscule de sa vie, que le blason de Mallarmé offert à l'*Excelsior* lui était en réalité personnellement dédié ?

En guise de conclusion de cette étude, je reproduis l'un des poèmes les plus mallarméens de Georges Rodenbach : *Pour la gloire de Mallarmé* (1896)¹⁰. Fondé sur la théorie des correspondances mise en avant par le mystique Swedenborg et concrétisée par Baudelaire, il rend un hommage raffiné et appuyé au Maître vénéré depuis toujours :

C'est tout mystère et tout secret et toutes portes

S'ouvrant un peu sur un commencement de soir ;
La goutte de soleil dans un diamant noir ;
Et l'éclair vif qu'ont les bijoux des reines mortes.

Une forêt de mâts disant la mer ; des hampes
Attestant des drapeaux qui n'auront pas été ;
Rien qu'une rose pour suggérer des roses thé ;
Et des jets d'eau soudain baissés, comme des lampes !

Poème ! Une relique est dans le reliquaire,
Invisible et pourtant sensible sous le verre
Où les yeux des croyants se sont unis en elle¹¹.

Poème ! Une clarté qui, de soi-même avare,
Scintille, intermittente afin d'être éternelle ;
Et c'est, dans de la nuit, les feux tournants d'un phare !

9 Les deux poètes partent de la terre (la ville) pour arriver au feu quintessencié en passant par l'air et l'eau (les canaux).

10 *Œuvres de Georges Rodenbach* : 2 tomes, Mercure de France, Paris, 1923 et 1925, p.296.

Ce poème a été publié pour la première fois dans la revue *La Plume* en juin 1894. Il n'a jamais été repris dans un recueil officiel de Georges Rodenbach. Mais il figure dans le célèbre *Album* offert à Mallarmé en mars 1897 par ses amis.

11 Ce tercet rappelle la thématique du coffret de cristal qui abrite la chevelure dans *Bruges-la-Morte*.